

à Jésus par Marie !

HISTOIRE DE NOTRE FAMILLE

C.-B.

par Soeur Marie-Augustin

Maman est née le 11 janvier 1863 et papa le 6 mars 1866; elle était la cinquième d'une famille de sept enfants : quatre garçons (Auguste, Henri, Victorin et Firmin) et trois filles (Marie, Emilie et Victorine notre chère maman). Papa était le deuxième d'une famille de trois enfants, Marie, Maurice et Auguste notre bon papa. Les parents de notre mère se prénommaient Jean et Sophie, ceux de notre père, Pierre et Marie.

Nos braves parents étaient de familles foncièrement chrétiennes depuis leurs origines. Ils furent baptisés peu après leur naissance et ne fréquentèrent que six mois pour l'un et onze mois pour l'autre, l'unique école située près de l'église. Ils apprirent à lire je ne sais comment, seul Dieu le sait. En tout cas leur paroisse de Beaumont qui comptait un millier d'âmes, était très fervente; sa petite église est toute simple mais les deux cloches se font entendre de très loin; l'une d'elles, la plus grosse, s'appelle « Marie-Thérèse », voici son refrain : « Je m'appelle Marie-Thérèse, dix huit quinquante je pèse; qui ne veut pas croire, qu'il me descende et me remonte à son aise ». Nous les entendions de chez nous malgré la distance de sept kilomètres. L'église compte quatre autels de marbre et plusieurs belles statues dont celles de la Sainte Vierge et de Saint Joseph qui sont en bois. Les fonds baptismaux surmontés de la statue de Saint Jean Baptiste sont très beaux. Saint François Régis est le Patron de la paroisse; il a sa chapelle et son autel.

Les deux familles étaient très instruites sur la religion, on ne manquait jamais la messe et l'on communiait chaque mois et à toutes les fêtes. Papa et maman faisaient partie d'associations d'alors, du Saint Sacrement et du Saint Rosaire.

Comment se connurent-ils pour enfin s'épouser ? oh ce fut très simple ! Notre mère me raconta un jour de 1934 tout ce que j'écris. Dès son plus jeune âge, Victorine avait désiré la vie religieuse et son choix s'était fixé sur les petites soeurs des pauvres. Mais tous ses frères et soeurs avaient quitté Lorient, la maison

paternelle. L'aînée avait épousé Firmin Vielfaure des Deux-Aygues; nos deux oncles et notre tante étaient partis pour les Etats Unis d'Amérique tandis que le plus jeune servait dans un hôtel comme garçon de café dès l'âge de quinze ans. Pauvre maman ! que devenir toute seule avec ses vieux parents infirmes qu'il fallait soigner ? Elle avait près de trente ans et se désolait de ne pouvoir se consacrer à Jésus. Heureusement le bon curé Paladel, son confesseur et directeur lui ordonna de se marier coûte que coûte; mais répondit-elle "je n'aime point d'homme, je ne veux que Dieu seul". Eh bien mon enfant répliqua ce saint prêtre, vous en aimerez un qui sera votre mari; je prierai pour vous et tout ira bien.

La propriété de Loriol est immense, elle avait besoin d'un homme fort et courageux; la Providence et la Vierge Marie que Victorine aimait beaucoup vinrent à son secours. Un beau jour d'été alors qu'elle gardait son petit troupeau, se présenta un jeune homme de vingt six ans qui lui avoua simplement et candidement : "Victorine, veux-tu de moi ? .. je t'aime bien". Alors tout à coup elle fut amoureuse de lui et répondit : "oui je t'aime aussi beaucoup mon brave Auguste". Il était du Blat de la même paroisse; six mois après eurent lieu leurs noces qui furent très modestes, pas de festin ni de voyage, il y avait trop de travail pour s'amuser. Dès le lendemain matin, papa était dans les champs et se mettait à l'ouvrage avec une ardeur incroyable; c'était le 10 janvier 1892.

Deux ans après naissait un gros garçon, Victorin qui fut baptisé le lendemain, en juillet, par une chaleur torride. La marraine commit une imprudence en ôtant le châle qui couvrait le visage du bébé pour le protéger des ardeurs du soleil; l'église était distante de sept kilomètres qu'il fallait parcourir à pied, la figure du pauvre bébé devint toute cramoisie. Quand monsieur le curé aperçut le pauvre enfant atteint déjà dans sa courte vie, il en eut pitié : "ah ! il est baptisé aujourd'hui, demain on l'entertera", ce ne fut que trop vrai. En effet, au retour, la vieille marraine pleurait, mais c'était trop tard. Le bébé mourut dans les bras de sa maman consternée, c'était son premier enfant et elle avait trente et un ans; papa ne l'était pas moins, il comptait tant sur son premier fils qui était si bien portant à la naissance. Oh ! ne vous désolerez pas tant répétait la marraine , c'est un ange au paradis. Les membres de la famille en deuil ne l'écoutaient guère mais lui pardonnèrent en bon chrétiens.

Un an et demi plus tard, le 1^{er} janvier 1896, naissait une fille, Augusta Jeanne. Je ne fus baptisée que le 28 janvier car il faisait

très froid et nos parents ne voulaient pas risquer de perdre un autre bébé. Mon père se consolait de la perte de son fils en disant : "elle remplacera notre petit Victorien"; il est vrai que j'étais encore plus forte que lui, comme en témoigne mon premier "forfait" à l'âge de deux ans.

Maman m'avait acheté un joli chapelet bleu pour m'aider à prier, mais au lieu de le réciter pieusement, je me mis à le casser en miettes. Je ne me rappelle pas ce que fit alors maman, mais je dus subir une belle raclée. Quel pauvre avenir cela laissait-il entrevoir !. Encore une autre épreuve; malgré les bons soins mais peut-être à cause d'une nourriture trop abondante, je ne marchais toujours pas à l'âge de vingt huit mois. On me bourrait de châtaignes et j'en mangeais trop, ce qui me fit beaucoup grossir; quel poids énorme pour notre maman fatiguée, qui avait alors deux enfants à porter, un à chaque bras.

En effet Henri, le troisième enfant, était venu au monde le 19 juin 1898; il était plutôt chétif mais maman le guérit "des vers" avec de l'alcool de menthe et des décoctions d'herbes médicinales. Plus tard il devint assez robuste et grandit sans grande difficulté; il aimait passionnément le travail manuel et moins les études. J'étais contente de jouer avec lui et notre Joseph, l'enfant de l'assistance que nos parents élevèrent jusque l'âge de onze ans. Quand Joseph partit je le regrettai beaucoup car il était d'un bon naturel et excellent berger; la séparation ne se fit pas sans pleurs de part et d'autre.

Mais pour obtenir que je marche, maman priait beaucoup la sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame de Bon Secours dont le sanctuaire se trouvait à Lablachère distant de treize kilomètres de Lorient; mais alors qu'elle promettait de faire un pèlerinage à la basilique de la Madone, comme mue par un ressort, je sautai de ses bras et courus à grandes enjambées. Henri aussi fut guéri des vers pour ne plus en souffrir. Bref ! notre mère chérie obtenait des miracles par ses confiantes supplications.

Ce ne fut pas le dernier miracle ! Dès l'âge de six ans j'accompagnais nos chers parents au Sanctuaire de Notre-Dame, c'était vraiment un coin de Paradis; je le répétais tout haut en patois « moma o qué lou Parodi ». Chers et doux souvenirs de mon enfance, quelle consolation vous m'apportez !

Notre frère Adrien naquit en 1900 et ne vécut qu'un an; il mourut à la suite de convulsions. Je me rappelle encore la scène

douloureuse de cette mort qui fit tellement de peine à nos chers parents, c'était pour eux la deuxième perte d'un enfant en bas âge. Pour moi, alors âgée de cinq ans, ce fut mon premier chagrin de voir ce gentil bébé se tordre de souffrances dans les bras de sa maman qui ne pouvait rien pour le soulager, le médecin le plus proche étant à Joyeuse, ville distante de neuf kilomètres environ. Enfin nous nous sommes tous soumis à la volonté de Dieu en pensant qu'au Ciel ces aimables petits innocents priaient pour la famille.

Maman commençait à avoir de l'âge **lorsqu'en 1905 vint au monde notre frère le plus aimé de tous**, le gentil petit François. Quelle fut grande l'allégresse de la maisonnée ! J'étais la plus enthousiaste de tous et ô comble de bonheur je fus choisie pour être sa marraine avec pour parrain notre oncle du Parnet des Deux-Aygues, Firmin Vielfaure. Ce brave homme ne savait ni lire ni écrire; l'école étant à dix kilomètres de chez lui, il n'avait jamais été en classe. Aussi Monsieur le Curé me demanda-t-il, lors du baptême qui eut lieu peu de temps après la naissance, de signer à sa place, ce que je fis, remplie de fierté, perchée sur un tabouret. C'était une belle journée de printemps; partout de la verdure et des fleurs. De tout mon coeur je priais pour ce mignon petit filleul en le recommandant à la Vierge Marie dont nous fêtons le mois fleuri. Henri était content d'avoir enfin un compagnon de jeux; quant à moi, je m'ingéniais à lui faire plaisir de mille manières pour le voir sourire gentiment. L'année précédente, pour mes huit ans, maman m'avait confié un premier travail de tricot; pendant les récréations je fis une longue bande blanche de plusieurs mètres pour emmailloter mon petit frère dans son berceau.

François fut choyé et dorloté comme aucun de nous; il jouissait d'une excellente santé et s'amusait à peu de frais. Maman n'eut que du plaisir à l'élever et je l'aidais si volontiers. Que de bons moments passés avec lui ! il riait toujours et ne pleurait presque pas; à six mois il commença à manger des châtaignes. Pendant que maman travaillait aux champs avec papa, je m'occupais de François, le berçais et lui donnais à manger avec beaucoup de joie car il avait toujours un robuste appétit. Mais hélas, un jour vers seize heures, un drame faillit se produire. Maman m'avait recommandé de descendre tout de suite après la classe afin de soigner mon petit frère pendant qu'elle garderait le troupeau. Comme guidée par mon ange gardien, je décidais de courir et cassais mes sabots en sautant les murets de pierres. Courant de plus belle pieds nus, j'arrivais enfin à Loriol et me précipitais dans la chambre du bébé. Oh stupeur ! sous la porte, dans une excavation du pavé se faufilait un énorme serpent gris. M'armant d'un manche à balai,

je m'apprêtais à le frapper mais il fit demi-tour et s'enfuit par le trou par lequel il était entré. Je tremblais comme une feuille et devais être d'une pâleur extrême. J'allai réveiller François qui me sourit inconscient du danger mortel qu'il venait de courir. Je le pris dans mes bras, le couvrit de baisers et lui donnai sa bouillie de châtaignes mais sans y goûter car le coeur me manquait. Quand maman rentra, elle me trouva les yeux pleins de larmes et après m'en avoir demandé la raison, elle joignit les mains dans une fervente action de grâces : "Merci Sainte Vierge, je vous l'avais confié, merci de l'avoir sauvé".

Nous grandissions tous les trois sans être jamais malades, le bon air de nos Cévennes et la nourriture frugale y étaient certainement pour beaucoup. Nous aimions beaucoup nos parents, fervents chrétiens; tous les soirs nous priions en famille devant un crucifix et un grand tableau représentant Jésus, Marie et Joseph. Le mois de Marie était magnifique; le petit autel près de la grande horloge de la salle à manger était abondamment fleuri; je me souviens encore que, dès mes plus jeunes années, j'y déposais en grim pant sur un tabouret des vases garnis des belles fleurs des champs et des prés qui abondent en Ardèche. Déjà maladroite, je me rappelle avoir cassé un de ces vases.

Nous avions pour berger un petit garçon de l'assistance publique, Joseph Rigo, que j'aimais comme un frère. Un après-midi d'août 1903 nous gardions les chèvres sur la montagne de Lubas en face de Loriol; nous y avions retrouvé notre cousine Marie C. qui gardait son troupeau. **Soudain un violent orage éclata**, éclairs et tonnerre se succédaient sans relâche. Marie et Joseph se couchèrent sur l'herbe, tandis que moi, étourdie et poltronne, je me cachais sous un cerisier, pour mon malheur, car la foudre tomba sur l'arbre et le mit en pièces. Je perdis entièrement connaissance et ne me rappelle pas combien cela dura. Lorsque je revins à moi, j'étais sur les épaules de papa venu à notre secours. Papa me déposa dans un lit; maman sanglotait et priait pour mon rétablissement.

Pendant un an, je devais en rester quasiment idiote : il était impossible de me faire sortir de la maison, je me tenais cachée dans un coin sans dire un mot. je ne voulais voir personne, ne reconnaissais plus mes parents ni mes frères. C'est alors que mes parents firent le voeu d'aller en pèlerinage à Lourdes pour obtenir ma guérison. Leur prière fut exaucée mais d'une manière peu commune : un jour que maman débarrassait le grenier où se trouvaient de vieilles cartouches, elle jeta le tout dans le feu sur lequel des pommes de terre

cuisaient dans une poêle. Soudain une détonation retentit, la poêle et son contenu s'éparpillèrent dans la cuisine. Maman, surprise, accusa le Diable; pour ma part, affolée par ce bruit, je sortis pour la première fois depuis un an et soudainement guérie, je courus embrasser ma famille émue en me promettant de retourner à l'école dès le lendemain et de mettre ma plus belle robe pour la prochaine messe dominicale. C'était l'été 1904, j'avais 8 ans. Le 8 septembre suivant, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, j'allais avec maman en pèlerinage à Notre Dame de Bonsecours en attendant d'aller plus tard à Lourdes.

Ma grand-mère maternelle. Elle s'appelait Sophie C. et mourut en 1904 à l'âge de quatre vingt deux ans après une maladie de huit jours. Alors qu'elle était âgée d'une quarantaine d'années, elle fit une chute d'un cerisier et se cassa la jambe; depuis lors elle marchait avec grande difficulté à l'aide d'une canne ou d'un bras secourable. Je vécus avec elle jusque l'âge de huit ans, partageant sa chambre; c'était une femme très pieuse qui m'initia à la religion et m'enseigna le catéchisme. Le prêtre lui portait la communion à la maison, mon frère et moi étions alors chargés de nettoyer le chemin d'accès. Je restais à ses côtés pour faire ses commissions et l'aider à se déplacer. Elle filait la laine toute la journée et gagnait à peine de quoi payer sa ration de pain; nous partagions les friandises que des parents ou des voisins nous donnaient, biscuits, sucre ou chocolat.

Je la vis s'éteindre paisiblement en murmurant une ultime prière et j'en ressentis beaucoup de peine. Après sa mort je trouvais la chambre déserte et trop vaste pour moi.

Tous mes grands-parents moururent après quatre vingts ans malgré le travail harassant assumé depuis la petite enfance.

Mon arrière grand-père maternel. C'était un géant fort comme un turc que l'on appelait le grand Jean-Baptiste, mais il était passablement atteint de la folie des grandeurs; sa marotte consistait à vouloir faire bâtir une vaste maison qui se verrait de loin mais dont il n'avait pas le premier sou. Qu'importe ! il emprunterai. Le devis de la maison se montait à vingt mille francs, eh bien soit ! Aussitôt dit, aussitôt fait; de nombreux ouvriers furent embauchés et se mirent à l'œuvre; il les nourrissait bien et les complimentaient alors que Victoire, sa minuscule femme, se lamentait et priait.

Mais non content de cela, par gloriole, il fit paver à ses frais l'église de Beaumont; les archives de la paroisse le mentionnent m'a dit le nouveau curé.

« La maison est faite, adieu le maître » dit le dicton. Ce fut vrai pour notre ancêtre chargé d'années et couvert de dettes. Il dut se préparer à la mort et comprit alors sa faute dont il demanda pardon à sa famille de sept enfants. Il supplia son fils aîné, Jean mon grand-père, de rembourser les vingt mille francs; hélas ! cela n'était pas aisé car il n'était pas de constitution solide et grand-mère après son accident ne pouvait faire grand chose. Tout périlait.

L'exil. Les six autres enfants décidèrent alors de s'exiler, trois d'entre eux partirent aux Etats Unis, les autres vers Nîmes et Toulon. Marie, la soeur aînée de maman se maria tout près, aux Deux-Aygues, tandis que maman restait seule pour soigner ses vieux parents. Elle ne pouvait cultiver seule cette grande propriété, il fallait absolument un homme; ce fut donc Auguste B. du Blat qui vint l'aider. Ils se mirent au travail sans relâche dès le lendemain de leurs noces.

Le remboursement. A cette époque, en Ardèche, l'élevage du ver à soie était florissant et maman s'y entendait très bien. Au début d'avril on faisait bénir les graines contenues dans des petites boîtes percées. Le travail était alors intense jusque fin mai. On ramassait les feuilles de beaux mûriers qui nous assuraient de bons rendements. La chance fut avec nous; chaque année la récolte de cocons nous rapportait huit cents francs environ, ce qui permit à mes parents de rembourser la dette en seize ans. Papa et maman avaient réussi ce tour de force grâce à leur travail acharné et leur esprit d'économie.

Notre brave mère qui avait eu cinq enfants, en avait élevé trois autres : Victorine B., la fille de l'oncle Maurice dont la maman était malade, puis Joseph mon frère de lait que j'aimais beaucoup et enfin un autre enfant de l'assistance dont je ne me souviens guère. Maman vendait les produits de la ferme, beurre, oeufs, fromages... c'était une femme forte comme en décrit la Bible.

Papa aussi fut un modèle d'endurance et de courage; il n'avait aucune bête de somme et devait en conséquence porter sur son dos des charges énormes; de plus il allait travailler sur les routes et les ponts que l'on construisait en ces années-là à la fin du dix neuvième siècle.

**Nos parents ont semé dans la peine par un dur labeur
et nous, leurs enfants, avons récolté dans la joie et l'abondance.**

Chagrin d'enfance. Laissez-moi vous raconter un de mes chagrins d'enfance. Un jour, alors que j'avais dix ans, mes parents m'avaient confié la garde de la maison. Mon frère Henri et Joseph ainsi qu'un petit cousin Hippolyte Vielfaure jouaient ensemble. Ils se mirent dans la tête de faire un enterrement; pour cela ils leur fallait un mort ou une morte. Sans me le demander, ils allèrent chercher ma jolie poupée et la mirent dans une boîte qui servait de cercueil. La cérémonie funèbre eut lieu dans la grande magnanerie. De force ils me mirent un grand châle noir sur la tête et je dus assister aux obsèques; je pleurais à chaudes larmes. Malgré mes supplications, je ne pus attendrir les trois gamins qui allèrent avec pelle et pioche, enterrer à un mètre de profondeur au pied d'une treille, ma poupée chérie. Quand ils furent partis, je me dépêchais de déterrer "la défunte". Mais quelle horreur ! ma poupée n'était plus que morceaux recouverts de terre. Lorsque mes parents rentrèrent, ils me consolèrent et me promirent une autre poupée encore plus belle. La première était brune, la seconde serait blonde; ils la payèrent douze sous, une somme !

La vie à la campagne

Je la méritais cette récompense car en plus de soigner mon jeune frère qui était beau et robuste, je ne ménageais pas ma peine. La propriété qui était dans une zone montagneuse demandait beaucoup de travail et de temps : il fallait ramasser tour à tour les châtaignes, les olives et les pommes de terre, épandre le fumier, recueillir les feuilles de mûrier pour nourrir les vers à soie. La main d'oeuvre faisait défaut et mes frères étaient encore trop jeunes pour travailler; grâce à ma forte constitution j'aidais beaucoup papa aux travaux des champs; dès l'âge de six ans, mon petit sac attaché à la ceinture, je le suivais partout.

Cette vie au grand air me donnait une bonne santé; je ne fus jamais malade avant l'âge de quatorze ans. Par contre mes études furent sacrifiées; après la classe je n'avais guère le temps d'apprendre mes leçons, car bien de la besogne m'attendait à la maison quand je ne devais pas aller chercher de l'herbe pour les lapins. Seul le catéchisme ne fut pas négligé; nous allions à l'église deux fois par semaine pendant deux ans pour nous préparer à la première communion qui se faisait alors à l'âge de onze ans. Juste avant ce qui devait devenir le plus beau jour de notre jeunesse, nous avions une retraite de trois jours où l'on faisait une confession générale; ainsi purifiés, nous étions prêts à

recevoir Jésus pour la première fois. Par ce dimanche du 5 mai 1907, nous étions quarante et un enfants rayonnants de bonheur. La pluie ne parvint pas à gâcher ce beau jour, même si en arrivant à la maison ma belle toilette blanche était toute détrempée.

Le grand jour

Trois jours plus tard, ce fut encore une fête splendide : deux cent cinquante enfants du canton de Valgorge (Beaumont, Laboule, Loubaresse, Chastagnet) faisaient leur confirmation; l'église de Valgorge superbement fleurie, enluminée et ornée de rouge était pleine à craquer. Je me souviens du refrain du cantique que nous chantions au Saint Esprit :

*"Heureux le cœur fidèle
Où règne la ferveur;
On possède avec elle
Tous les dons du Seigneur".*

C'était l'évêque de Viviers, Monseigneur Bonnel qui officiait; il était très âgé. Il nous parla longuement du sacrement et nous interrogea tous à tour de rôle. Je dûs répondre à la question dont je connaissais parfaitement la réponse : "Qu'est-ce que la communion des saints ?". J'étais tellement transportée que je ne pus manger ce soir là; je fis alors le voeu de faire la Volonté de Dieu jusqu'à mon dernier soupir.

L'émigration

Ce soir après l'office alors que je gardais les chèvres avec maman, elle me montra une brochure sur le Canada que notre cousine Mathilde Dumay nous avait envoyée de Paris. Je la lus d'un trait, quel magnifique pays !, le plus beau disait-on. Papa avait en effet décidé de quitter Lorient où l'on devait vraiment s'échiner pour peu de résultats; de plus la partie ancienne de l'habitation se délabrait.

Nous avions fait la connaissance de Monseigneur Albert Pascal, originaire de Notre-Dame de Bonsecours; il était alors évêque de Prince Albert, ville de la région du Saskatchewan plus étendue que la France. Il cherchait des colons français pour peupler ce vaste pays aux ressources illimitées; son cousin l'abbé Pascal, curé de Vans, invita papa à aller le voir pour de plus amples informations. Papa revint enchanté de cet entretien et décida de partir au plus vite. Après avoir vendu tout ce qui pouvait l'être, nous embarquâmes le **28 mars 1908** au Havre sur le "Pomeranian".

La traversée fut froide et pénible, les treize jours de mer nous parurent très longs. Le ciel était toujours couvert et un vent violent aggravait fortement le roulis et le tangage. Nous étions traités comme du vil bétail, les cabines n'étaient pas aérées et leur saleté était repoussante. Maman et François contractèrent une grippe qui dura tout le voyage et notre frère Henri fut atteint d'une double pleurésie. Il délirait et ne nous reconnaissait plus. On le transporta sans connaissance dans un hôpital du port de Halifax où il resta quatre mois. Heureusement, l'aumônier catholique réussit à faire prendre en charge les frais par la compagnie maritime. Seuls papa et moi restèrent en bonne santé.

Arrivés à Montréal, nous ne savions où aller; nous ne parlions évidemment pas un seul mot d'anglais et nos billets de transport ne prévoyaient rien au delà de cette grande ville. Un agent de police aimable et serviable nous demanda où nous nous rendions.

- Chez un compatriote ardéchois, Monseigneur Pascal, évêque de Prince Albert.

- Et qui vous accompagnera ?

- ... personne répondit papa.

- En attendant, je vais vous conduire dans une famille qui vous donnera le gîte et le couvert.

Maman le remercia ainsi que Dieu. Nous fûmes reçus fraternellement; les lits étaient confortables et le souper très bon; et cela ne nous coûta qu'une piastre. La maîtresse de maison s'étant inquiétée de notre destination, nous informa qu'elle avait chez elle un missionnaire colonisateur originaire d'Auvergne qui cherchait précisément des colons pour une paroisse fondée en l'honneur de la Vierge Marie dans le Saskatchewan, « suivez-le » nous conseilla-t-elle après nous avoir promis de nous présenter.

Le prêtre fut heureux de nous compter parmi ses futurs paroissiens et nous informa que nous ne serions pas seuls à l'accompagner. Au terme d'un voyage de quatre jours et quatre nuits en chemin de fer, nous arrivâmes à Swift Current, ville la plus proche de la nouvelle colonie que le prêtre avait baptisée "**Notre-Dame d'Auvergne**". La petite gare de Swift Current était toute récente.

Le premier mois nous vécûmes dans la maison que le gouvernement mettait à la disposition des nouveaux immigrants très nombreux en cette année 1908. Des personnes d'origines diverses

cohabitaient dans un très bon esprit. Les hommes vivaient loin de nous sous la tente et repéraient les terres tout en surveillant les boeufs.

Au bout d'un mois, femmes et enfants partirent rejoindre les hommes dans leur nouveau lieu de vie. La colonie de "Notre Dame d'Auvergne" se trouvait à soixante dix kilomètres qu'il fallait parcourir en chariots tirés par deux boeufs, ce qui prenait deux à trois jours; nous nous égarâmes à plusieurs reprises car il n'y avait pas de routes tracées et aucun pont n'avait été jeté sur les rivières. Nous traversions le vaste plateau de l'ouest canadien, interminable prairie totalement dépourvue d'arbres sur laquelle erraient les troupeaux de buffalos, les petits loups des prairies et toutes sortes de gibiers.

La vie au campement

Arrivés à destination, maman prépara dans la grande marmite une bonne soupe de riz, des patates, des oeufs, du pain et du lait frais fourni par notre vache blanche qui donnait ses quinze litres par jour. Nous étions une quinzaine de personnes à vivre sous une grande tente; l'ambiance était très bonne et les hommes goûtaient avec reconnaissance à la cuisine de maman. Chaque homme possédait son fusil et revenait de la chasse chargé de gibier : cabris, chevreuils, outardes, poules de prairie, bécassines, lièvres ou lapins blancs; de plus la rivière était très poissonneuse aussi la pêche, très facile, était-elle l'occupation favorite des enfants. Il nous incombait aussi de maintenir le fourneau en fonctionnement, ce que nous faisions avec les brindilles prélevées sur les buissons et du "charbon de prairie", c'est-à-dire de la bouse de vache séchée que nous allions ramasser.

Monsieur le curé célébrait la messe sous notre tente, en disposant une petite valise-chapelle sur une grande caisse qui tenait lieu de table et d'autel. Un dimanche pendant la messe, un incident se produisit qui nous mit dans l'embarras; nous avions en effet quatre poules grises qui vivaient à l'extérieur mais avaient pris l'habitude de venir pondre dans la tente sous un lit; or l'une d'elles, ce dimanche, après avoir pondu, sauta sur le lit près de l'autel et se mit à caqueter fièrement. Elle provoqua bien sûr le sourire des paroissiens... et notre gêne, mais Monsieur le curé fit comme si de rien n'était.

Un autre jour un violent orage détrempa la terre et fit s'effondrer notre tente que les hommes vinrent redresser; heureusement le soleil revint assez vite et nous sécha rapidement car nous avions été mouillés jusqu'aux os.

Malgré la rareté des denrées tout le monde était de bonne humeur, surtout les enfants. Mon jeune frère François jouait toute la journée avec Auguste Cavalerie qui avait trois ans comme lui. Nous avions entrepris de cultiver un petit jardin où ce que nous semions poussait très bien, malheureusement les "gophers", sorte d'écureuils, dévoraient les plantes jusqu'à la racine. Pour protéger nos plantations nous posâmes des pièges et utilisâmes même du poison, tant et si bien que les gophers finirent par disparaître.

Notre père avait deux boeufs forts et patients qu'il avait baptisés "bread" et "bock". Pour labourer son terrain il les attelait à une araire qu'il devait guider en tenant les manches; c'était une machine bien rudimentaire dont le soc bien aiguisé retournait la terre noire. Je le suivais pour ramasser les pierres que la charrue avait soulevées et les mettre en bordure des champs. Mon père me confiait aussi le fouet, mais mes coups retenus n'avaient pour effet que de chasser les moustiques qui agaçaient les boeufs. Cette année là nous ne plantâmes que des pommes de terre car la tourbe vierge était trop dure pour faire germer du blé.

L'été se passa très bien. Fin juillet Henri revint d'Halifax complètement guéri, François, lui, toujours gai et sage, grandissait adoré de tous. Les buissons qui poussaient le long de la rivière nous fournirent une bonne provision de petit bois et les pâturages ne manquaient pas de "charbon des prairies". Nous aurions préféré du vrai charbon mais les mines et la ville étaient trop loin pour aller s'y approvisionner.

Il nous fallait absolument un toit, aussi fîmes-nous bâtir une maison de bois à deux étages de six mètres sur quatre. Monsieur Langevin qui était un habile menuisier ne mit que quatre jours à la construire; papa le paya avec sa carabine qui ne lui servait guère car sa myopie en faisait un piètre chasseur.

Maman faisait deux fois par semaine un pain succulent; au reste de pâte, elle rajoutait des oeufs et du sucre et nous confectionnait d'excellentes brioches dont nous faisions un festin. C'est François qui en portait à papa qui travaillait aux champs.

Lorsqu'il faisait très froid en hiver, maman pour nous réchauffer, nous faisait exécuter des rondes en chantant :

*" La polka, je n'aimais que ça,
"c'est une danse qui règne en France,
la polka , je n'aimais que ça,
c'est une danse qui régnera ! tra-la-la !"*

Naissance d'une vocation

Au mois d'octobre 1909 il m'arriva une mésaventure qui décida de ma vocation, j'avais alors treize ans. Nous manquions de beaucoup de choses et la bourse de mes parents devenait bien plate. Une opportunité se présenta à moi de les aider. Dans la prairie immense vivaient des "ranchers" qui possédaient de gigantesques troupeaux; ces ranchers fournissaient des bêtes aux nouveaux arrivants et en tiraient un grand bénéfice. Monsieur H., l'un de ces ranchers, américain, cherchait une servante; il vint en parler à la maison. Malgré mon jeune âge et mon inexpérience, il m'offrait dix dollars par mois, nourrie et logée, une aubaine pour notre famille.

Mais le ranch se trouvait à cinquante milles, soit quatre vingt kilomètres au sud de notre colonie, isolé dans une vallée fertile où coulait une grande rivière. Toutes sortes de fruits sauvages poussaient dans cette vallée, des cerises, des groseilles, des fraises et les délicieux saskatoons qui mêlent le goût de plusieurs fruits; il y avait aussi de nombreux champignons rosés et blancs. Les indiens qui naguère vivaient là de la pêche et de la chasse avaient fui vers le nord à l'arrivée des blancs.

Quitter ma famille pour la première fois me faisait peine et mes parents, malgré leur tristesse, me supplièrent d'accepter ce sacrifice. Je partis donc le lendemain matin maîtrisant mal mes larmes, le 26 octobre 1909 de triste mémoire, avec ce monsieur H. âgé d'une cinquantaine d'années.

J'avais pris soin de mettre sur moi mon scapulaire et ma médaille sainte; je portais mon chapelet que je récitais sans arrêt. Cela énerva ce monsieur H. qui tenta de me les arracher, mais je résistai si bien tout en pleurant qu'il finit par me les laisser. Plus tard il tenta de me caresser, je me reculai chaque fois en gémissant. Le soir vint enfin et il nous fallait camper près d'un lac. Il fit d'abord boire ses chevaux et les attacha à un piquet puis prépara une seule litière près du chariot. Il faisait très froid et je me demandais où j'allais passer la nuit. Je ne parlais toujours pas un mot d'anglais, aussi me fit-il signe de me

coucher, ce que je fis à même le sol. Il me fit comprendre qu'il voulait que je me déshabille, ce que je refusai énergiquement; il vint alors s'allonger à côté de moi et essaya de me toucher mais en vain car soudain une farouche résolution et une force que je ne me connaissait pas m'habitèrent. Le riche rancher tout fier de son bétail et de sa fortune renonça et se mit à fumer des cigares à l'écart. **C'est à ce moment là que je décidai de faire vœu de virginité et de me consacrer entièrement au Christ.**

A l'aube, l'homme dut partir à la recherche des chevaux qui s'étaient détachés. je ne le revis plus car je décidais sur le champ de rejoindre la maison au plus vite. A jeun depuis la veille, sans eau, portant mon pauvre balluchon, j'avais une quarantaine de kilomètres à parcourir d'une piste à peine visible. Une bande de petits loups affamés me suivait en hurlant d'une façon lugubre et il était vain d'espérer rencontrer âme qui vive. Je marchais le plus vite que je pouvais tout en récitant sans cesse des prières. Le soir à la nuit tombée, affamée et épuisée, j'arrivai près d'une cabane inoccupée. Je suppliai Dieu qu'il y eut de quoi me restaurer, mais il n'y avait que de l'eau, du beurre et du sucre. Je bus un verre d'eau sucrée qui me fit tout de même du bien; je passais malgré tout une bonne nuit sur une paille posée à même le plancher.

Le lendemain matin alors que je m'inquiétais de l'orientation à prendre, j'aperçus au loin, sur une colline, le clocher de notre petite église. Des ailes me portaient pour parcourir ces derniers kilomètres et j'arrivais bientôt à la maison encore endormie. Je frappais à la fenêtre en criant : ouvrez-moi ! j'ai faim ! Mes parents surpris et en même temps soulagés car la décision de me placer les avait laissés mal à l'aise, m'accueillirent à bras ouverts. Tout en prenant un solide petit déjeuner, je dus raconter ma triste aventure qui fit pleurer maman.

Pendant sept ans je fus servante ici ou là et j'ai dû affronter d'autres sollicitations, mais jamais je ne faillis à ma parole. En 1917, pour mes vingt et un ans je suis entrée au couvent de Notre Dame où je coule encore des jours aussi paisibles que possible en attendant la mort et, je l'espère, l'entrée au Paradis.

La misère

A l'issue du troisième hiver qui fut long et rigoureux, notre famille se trouva dans la gêne; il nous fallait absolument un complément d'argent. Un voisin nous informa que l'on recherchait des servantes à Winnipeg . C'est ainsi que maman et moi partîmes à la fin

mars pour la grande ville où les salaires étaient assez élevés; nous étions en 1910 et j'avais quatorze ans. La séparation fut déchirante; nous laissions papa avec Henri et François alors âgés de douze et cinq ans.

Le bureau de placement de Winnipeg nous trouva de bonnes familles, mais l'air de la ville ne nous convenait pas et au bout de trois mois le médecin de l'hôpital Saint Boniface nous conseilla de retourner dans notre campagne. Maman se mit alors à faire des lessives pour le compte des colons. Puis papa, souffrant de sciatique et de lumbago dû arrêter de travailler; seule la chaleur le soulageait mais, faute d'argent, la maison n'était pas chauffée entre 18 heures et 9 heures. Nous souffrions du froid mais aussi de la faim; lorsque les pauvres ont des problèmes de santé, ils deviennent rapidement des miséreux. Heureusement notre foi en Dieu et en la Vierge nous armait de résignation et de patience qui nous aidaient à supporter ces souffrances.

Noce métis

En 1911, alors que j'avais quinze ans, j'eus l'occasion de participer à un mariage de métis, c'est-à-dire d'enfants de blancs et d'indiennes. Monsieur le curé me demanda avec insistance d'être demoiselle d'honneur; madame Lorenzino, ma patronne à cette époque, lui donna son accord et, malgré ma réticence, je finis par accepter.

Le jour de la noce arriva; tôt le matin ma patronne, de fort bonne humeur, s'occupa de ma toilette. Après m'avoir coiffée, poudrée et parfumée, elle me passa une robe blanche garnie de dentelle, des bas et des souliers jaunes et orna mes cheveux et ma ceinture de rubans roses. Un chapeau de paille de riz agrémenté d'une guirlande de roses parachevait la métamorphose. Lorsque madame Lorenzino me demanda de me regarder dans une glace, je ne me reconnus pas tout de suite, et pour la première fois de ma vie, j'eus la faiblesse de me trouver belle.

La cérémonie fut paraît-il très réussie, on me le dit par la suite, car pour ma part, j'étais trop mal à l'aise pour m'en apercevoir. En tout cas je me souviens du bruit assourdissant que faisaient toutes sortes d'instruments de musique et du chant rauque de ces braves indiens qui me paraissait plus proche des cris que de la mélodie.

La mariée portait une robe brune et un châle de laine blanche lui couvrait la tête. Elle s'appelait Marie Pritchard; son mari

Daniel Whitford était plus élégant qu'elle. Elle ne fit que pleurer, alors que moi, malgré ma gêne, je m'efforçais de sourire. Mon cavalier était un métis géant ce qui n'arrangea rien. Il me fallut danser avec lui malgré mes réticences; mes souliers trop petits me blessaient et comme je manquais d'expérience et d'adresse, le résultat ne fut guère brillant.

Le repas fut copieux; il y avait de tout et en bien trop grande quantité. Le vin, la bière, le whisky et le gin coulaient à flot faisant beaucoup de malades et de personnes ivres. Pourtant tout le village était là, monsieur le curé, l'avocat, le notaire, l'épicier et tous les colons. Je refusai net de danser plus avant dans la nuit et, fatiguée et un peu triste, je partis me reposer.

Notre Dame d'Auvergne

Il est temps peut-être de dire que le nom de notre colonie vient d'une Piéta du XV^{ème} siècle; le peuple auvergnat reconnaissait à cette statue de Notre Dame des Douleurs des vertus miraculeuses. C'est le père Boyer, fondateur de la paroisse de Ponteix, qui la fit venir de Clermont-Ferrand en 1908. Aujourd'hui, elle est l'objet, tout particulièrement le 16 juillet, de la vénération et de la piété, non seulement des fidèles de Ponteix, mais de ceux du diocèse de Gravelbourg, qu'ils soient anglais, français ou allemands.

L'histoire de cette piéta qui a été sauvée lors de la révolution française est assez extraordinaire. L'abbé Boyer avait chargé monsieur Schaeffer, un auvergnat, de veiller sur elle durant la traversée mais des membres de l'équipage, anticléricaux fanatiques, voulurent jeter à la mer la statue et son gardien; le capitaine du paquebot dut intervenir et les protégea dans sa cabine jusqu'au terme du voyage.

Mais arrivé à Swift Current, monsieur Schaeffer, dont on peut imaginer les sentiments, ne retrouva pas la précieuse statue dans ses bagages. Ce n'est qu'un an plus tard qu'il reçut un avis l'informant qu'un grand colis l'attendait à la gare; il y trouva, fou de joie, la piéta en parfait état de conservation.

Placée sur l'autel de la première église de Ponteix, la statue fut l'objet de prières et d'actions de grâces. La petite église fut bientôt trop petite, aussi en construisit-on une nouvelle plus vaste, mais un soir de plein hiver, vers 21 heures, un incendie détruisit cette église. Seule, la statue fut miraculeusement sauvée, c'était la troisième fois depuis le quinzième siècle; elle trône aujourd'hui sur un autel dans la magnifique

église de briques qui a coûté 250.000 dollars entourée de nombreux ex-voto dont celui offert par François et qui porte son nom.

Le progrès ... et la der des der arrivent

En 1912, le chemin de fer arriva jusque Neuville à vingt cinq kilomètres de Notre Dame d'Auvergne, ce qui nous permit d'avoir du charbon. En 1914 le train parvint à Notre Dame d'Auvergne en passant au milieu de notre ferme. Un peu plus loin une gare nommée Ponteix fut construite qui donna naissance par la suite à l'une des plus jolies villes de la province.

Henri qui avait alors seize ans était devenu un beau jeune homme; il se mit à ce moment là à travailler la ferme avec des machines agricoles. Papa, lui, vendait le lait de nos cinq vaches; il cultivait en outre un grand jardin qui produisait beaucoup et permettait au budget familial d'être moins serré.

En avril 1917, maman souffrit terriblement d'ulcères à l'estomac et fut si proche de la mort que monsieur le curé Boyer lui administra les sacrements. J'avais quitté momentanément le couvent pour la soigner. Elle se remit miraculeusement après que mère Marie Emmanuelle, la supérieure du couvent lui eût fait boire de l'eau ramenée de Lourdes. Papa, sous l'action du soleil d'été et des soins qu'on lui prodiguait se porta mieux aussi.

Jusqu'en 1918 nous connûmes des années sinon d'opulence, du moins relativement faciles. Henri fut appelé à se battre sur le front où tant des nôtres se trouvaient ou bien avaient péri. Notre père en eut le cœur brisé, quant à François, il était inconsolable. Par bonheur Henri ne fut pas blessé, mais à la fin de la guerre il fut envoyé dans les Balkans pour participer à l'occupation.

Papa qui souffrait de rhumatismes vendit alors la ferme à crédit à un certain monsieur Courchène heureux d'acquérir une ferme à si bon prix pour en faire de l'élevage. C'était pour lui une bonne affaire car le village prospérait et tout se vendait bien.

Mes parents connurent beaucoup de tracas avec leurs nouveaux voisins; ils n'avaient plus qu'une vache et quelques poules et maman devaient laver du linge au couvent et à l'hôpital pour dix sous de l'heure. François âgé de quinze ans et qui venait de quitter l'école dut se mettre à travailler, un labeur bien lourd pour son âge.

Le retour

Henri revint à la maison en 1921; ses grandes qualités de conducteur de machines agricoles devaient nous permettre de vivre mieux, mais papa qui avait le mal du pays souhaitait retourner en France. Maman, elle, se plaisait bien au Canada dans sa paroisse de Ponteix où elle ne comptait que des amis. Finalement à **l'automne de 1923** la famille quitta ce grand pays où elle avait vécu plus de quinze années. Je les vis partir avec tristesse.

Henri qui avait vingt cinq ans épousa Raymonde Auzas de Joyeuse qui devait lui donner trois enfants : Raymond, Bernadette et Simone. Il revint à Ponteix dans notre ferme que mes parents avaient pu récupérer. Dans les années qui suivirent les récoltes furent abondantes et la paroisse connut une forte expansion.

Quant à François qui avait dix huit ans, il s'enrôla dans l'aviation et partit faire la guerre au Maroc.

Peu de temps après papa attrapa froid en travaillant sous la pluie au jardin de Lorient; en revenant à Joyeuse où la famille avait élu domicile au retour du Canada, il fut pris d'une crise de rhumatismes aigüe. Il souffrit le martyre pendant une année et mourut le **6 septembre 1925** en prononçant les paroles du larron : « Seigneur Jésus, souvenez-vous de moi dans votre saint Paradis ». Sur son lit de mort les horribles souffrances qu'il avait endurées n'apparaissaient plus, tant il paraissait détendu et presque souriant m'écrivit maman. Il fut inhumé dans le cimetière de Joyeuse.

Maman après la mort de papa se sentit bien seule car François n'était pas encore rentré du Maroc. Il revint toutefois peu de temps après et avec l'accord de maman, il monta une petite fabrique de casquettes à Lyon. Il y épousa une charmante lyonnaise, Philippine Magat qui lui donna deux fillettes adorables, Lucienne et Suzanne.

Mais vivre dans des bureaux ne convenait pas à François qui reprit du service dans l'armée de l'air où il réussit très bien puisqu'il finit commandant après s'être distingué pendant la guerre 40 où sa bravoure lui valut plusieurs citations.

Maman qui finalement se retrouvait seule, entra en 1934 comme pensionnaire à l'institution Sainte Angèle de Beaujeu. Elle devait y rester jusqu'au **10 mars 1945** date de sa mort. Elle y vécut paisiblement sinon heureuse ses onze dernières années entourée des

soins et de l'affection des sœurs. Elle mourut à l'issue d'une courte maladie, sereine, considérant avoir assez vécu.

Sentant venir les derniers moments, elle demanda aux sœurs de lui chanter le cantique :

*"Mère de l'Espérance,
Mère du bel amour,
Tu bénis mon enfance,
Bénis mon dernier jour."*

François se trouvait en stage aux Etats Unis et moi-même dans mon couvent au Canada; par bonheur Henri qui venait d'arriver put l'assister dans ses derniers instants et maman s'endormit pour toujours. Malgré ma peine, j'entonnai un Magnificat car j'étais sûre que sa vie de travail, de prière et de dévouement lui valait une place de choix au Paradis.

Alléluia

J'ai voué ma vie à Dieu et me suis mise très jeune sous la protection de Notre-Dame d'Auvergne, aussi ne puis-je mettre un point final à ce récit sans rapporter ci-dessous le cantique que le Père Marie Albert Boyer, fondateur de la paroisse de N-D d'Auvergne devenue paroisse de Ponteix, composa au mois de mai 1908, sur l'air de "c'est le mois de Marie".

*Dans cette immense plaine,
Nous venons tout joyeux,
Te tailler un domaine,
Douce Reine des Cieux.*

*Désormais tendre Mère,
C'est ici ton séjour,
Et sur ce coin de terre,
Régnera ton amour.*

*A toi donc, ô Marie !
L'onde de ces ruisseaux
Et ces vertes prairies,
Et ces riches coteaux.*

*A toi que l'on implore,
Quand on veut réussir,
Nous te vouons encore
Nos projets d'avenir.*

*Dans cette colonie,
Canadiens et français,
Par toi, Mère chérie,
Attendent le succès.*

*Que dans cette paroisse
Fondée en ton honneur,
La foi s'implante et croisse
Dans l'amour du Seigneur.*

*Qu'enfin sans défaillance,
Te servant en ces lieux,
Près de Toi l'espérance,
Nous mène un jour aux Cieux.*

*Notre Dame d'Auvergne, abîme de clémence,
Etend sur ce pays ton règne protecteur.
Bénis le Canada, fils de la noble France,
Et sois notre avocate auprès du Rédempteur.*

Rédaction : ~~Sœur~~ Marie Augustin B.
Sur une idée de Lucienne C. née B.
Décryptage du manuscrit et ré-écriture : Jacques Gourvennec
Graphisme première de couverture : Yann Gourvennec
Direction éditoriale : Sylvie Colleu-Gourvennec
© 1999 - 2000